



# NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice

**ROSA BAILLY**

Rédaction et administration

**LES AMIS DE LA POLOGNE**

16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5<sup>e</sup>)

Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96

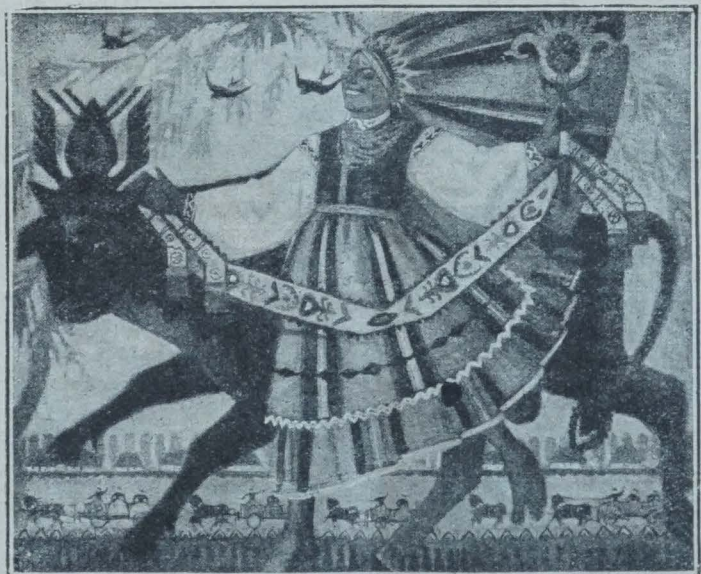
Téléphone : Odéon : 82-10

Abonnements

France : 3 fr. par an

Pologne : 2 zlotys

L'abonnement part d'Octobre



PRINTEMPS

par Sophie Stryjenska



# Mon Frère Polonais



MON FRÈRE POLONAIS

La Pologne et la France sont des sœurs. Et moi, Française, j'ai pour frère un Polonais ! Je vais vous le présenter.

En 1920, nos amis polonais qui sortaient d'un siècle et demi d'oppression infernale, et que la grande guerre avait achevé de ruiner, en réponse à nos offres de service, nous demandèrent d'abord... des livres ! Nous leur en envoyâmes par caisses. Un de nos correspondants reçut pour sa part quelques volumes de Corneille et de Molière, alors que les troupes bolcheviques marchaient sur Varsovie avec l'espoir d'avancer jusqu'à Paris. Il nous en remercia en nous annonçant qu'il s'était engagé pour la défense de ses deux patries, la Pologne et la France. Ses livres, il les avait emportés avec lui (et pourtant, ce devait être un lourd excédent pour ses épaules) : « Quand je traverse un gué, disait-il, je les mets sur ma tête pour qu'ils ne se mouillent pas... »

Notre jeune ami fut blessé et acheva la guerre à l'hôpital. Lorsque la victoire de Varsovie eut mis en

débandade l'armée rouge, Zygmunt (1) nous exprima son ardent désir de terminer ses études dans la chère France. Mais il n'avait pas d'argent et demandait un emploi qui lui permit de gagner sa vie tout en étudiant. Je lui conseillai, avec bien des points d'exclamation : « Ne venez pas ! Il y a trop de chômeurs en France ! Vous ne trouveriez aucun travail ! »

Zygmunt ne répond pas, mais quelques semaines plus tard, que vois-je entrer dans mes bureaux ? Un grand garçon, la tête droite, le regard franc, qui me dit avec un beau sourire : « C'est moi, Zygmunt ! »

Comme il fut grondé ! Il accepta les reproches et partit à la recherche d'une situation.

Des mois se passèrent. Quand je retrouvai l'audacieux, il était manoeuvre aux usines métallurgiques de Montbard. Ses mains étaient coupées et saignantes de transporter des barres de fer. Il gagnait 300 francs par mois. Mais il avait toujours son beau sourire et ne se plaignait pas. J'appris, bien plus tard, et par hasard, qu'après avoir pris congé de moi, il avait parcouru la moitié de la France sans trouver d'occupation. Il était resté une fois trois jours de suite sans manger. Il avait voyagé, faut-il le dire ?... en fraude. On l'avait arrêté à Lyon ; le commissaire de police l'avait sermonné, mais paternellement.

Ce garçon si résolu, arriva à faire des économies sur un si maigre salaire, et il put enfin s'inscrire à l'Université de Grenoble. Il devint ingénieur. « Je suis au comble de mes vœux, m'écrivait-il, je termine mes études dans ma bien-aimée France ».

Toutes ses lettres d'ailleurs, débordaient d'amour et d'admiration pour notre pays. Elles lui gagnèrent mon affection. Et puis, je l'avais vu si courageux ! Jamais il ne s'est plaint. Il a dû surmonter bien des difficultés à Grenoble, mais il ne parlait que de la bonté de ses professeurs français.

Il est retourné à Varsovie, il est marié, il a une fille à laquelle il enseigne notre langue. Lorsque nous envoyons des excursions en Pologne, il les accueille avec transport.

N'est-ce pas la Pologne elle-même que cette âme ardente et généreuse ?

Je l'ai appelé mon frère, d'abord pour plaisanter, et puis tout à fait sérieusement. Et, vous vous en doutez, je suis fière de mon frère polonais !

R. B.

(1) Prononcez : Zeugmounnt. — En français : Sigismond.



# La Splendeur des Tatry

©



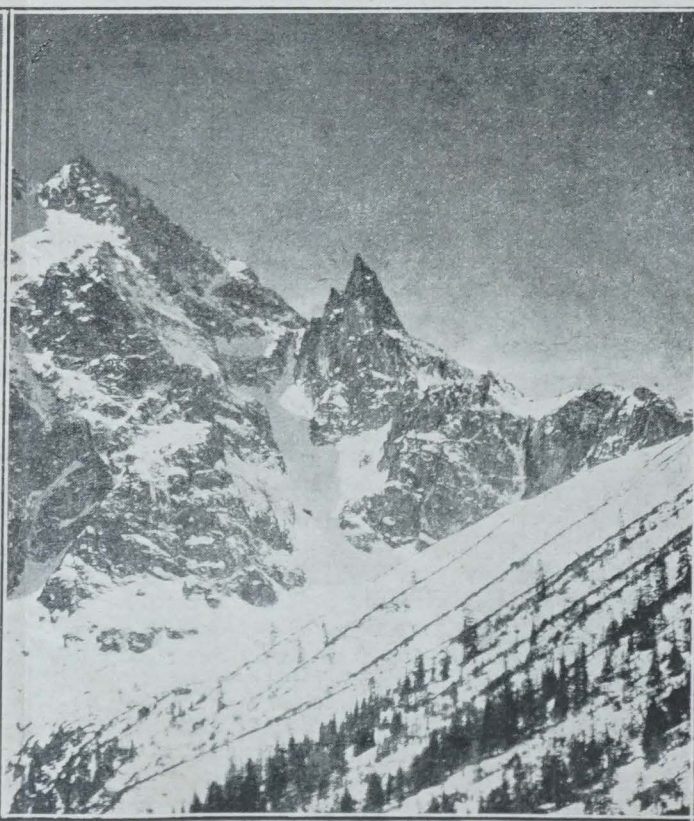
La Pologne est une vaste plaine. Elle possède pourtant des montagnes qui sont parmi les plus belles du monde.

Elles ne sont pas tellement hautes : 2.500 mètres, la moitié de la hauteur du Mont Blanc, à leur point culminant. Mais leurs pics s'élancent vers le ciel avec tant de hardiesse, des pentes si raides, des crêtes si déchiquetées, qu'elles vous donnent à la fois le frisson de la peur et l'envie d'affronter leurs précipices.

Tournées vers le Nord, elles gardent longtemps leurs neiges, et rien n'est plus pur et plus joyeux que leurs courbes blanches s'éployant sur le ciel bleu.

On y accède par de noires vallées de sapins, étroites, mystérieuses, recélant dans leurs recoins des lacs silencieux et limpides, puis par des « hala », des alpages dénudés, inondés de soleil.

Le Chamonix des Carpathes polonaises est Zakopane : une multitude d'hôtels et de villas dispersés entre les joyeux petits torrents et les champs de pavots aux tons de soie. Au-dessus d'elle, le mont Giewont présente la forme d'un guerrier couché et la légende dit qu'il se lèvera un jour pour servir la Pologne.



# Marie-Antoinette Lix<sup>(1)</sup>

Lieutenant de hussards polonais



ANTOINETTE LIX  
en lieutenant de uhlands polonais

Une petite Alsacienne de quatre ans perdit sa mère, en 1843, et resta seule avec son père, ancien soldat devenu aubergiste à Colmar.

Le pauvre père voulut élever lui-même sa fillette, mais il le fit à sa façon. Marie-Antoinette, en habit de garçon, apprit à monter à cheval, à tirer le fusil, à manier l'épée. « Avec tous ces talents, que le diable m'emporte si la petite ne fait pas son chemin dans le monde. Je l'ai bien fait, moi ! » Pourtant, le père finit par céder à ses voisins, et Antoinette entra au pensionnat de Ribeauvillé. Vous imaginez le mal qu'elle put donner aux bonnes sœurs !

Elle avait son brevet d'institutrice quand son père mourut. Elle accepta d'aller en Pologne, pour élever les quatre enfants de la comtesse Lubienska. Elle est accueillie comme une parente, en toute affection.

Que la Pologne était alors malheureuse ! Le gouvernement russe persécutait les patriotes. Les cosaques massacraient les foules jusque dans les églises. Les jeunes gens étaient arrachés à leurs familles, la nuit, et envoyés dans des régiments à l'autre bout de la Russie. En 1863, une insurrection éclate. Les Polonais, armés plus souvent de bâtons et de faux que de fusils, s'enfuient dans les bois, et se battent pour la liberté contre les armées de leurs oppresseurs, bien munies de canons.

(1) Voir l'ouvrage de LOUISE ZEYS : *Une fille de la vraie Alsace : Marie-Antoinette Lix*. (Librairie Plon).

Antoinette Lix soigne les blessés dans une ambulance souterraine du château. Elle aide les insurgés à échapper aux Russes qui les traquent. Une fois, elle va faire brûler des papiers compromettant, dans le cabinet de travail du comte, elle active le feu : la comtesse survenant lui crie que toute la poudre du comte est là, dans la cheminée ! Antoinette n'a que le temps d'éteindre les papiers en se brûlant les mains.

L'institutrice allemande est partie, l'anglaise aussi. Antoinette a juré de se dévouer à la famille qui l'aime et à la Pologne martyre. Elle en aura vite l'occasion.

Une troupe de trois cents insurgés va être surprise par un détachement de cinq cents Russes. Il faut l'avertir d'urgence. Antoinette doit se fier aux paysans, aux domestiques. Elle selle le beau cheval qu'on lui avait donné, et la voilà partie, en habits d'homme, bride abattue, pour porter elle-même la dépêche. Dans une forêt de sapins, au passage, elle entend du bruit. Ce sont les Cosaques ! Il faut passer... Elle enfonce ses éperons dans les flancs du pauvre cheval et passe comme un trait devant les Cosaques ahuris. Mais elle arrive trop tard, les troupes polonaises sont attaquées. Ils sont tellement affaiblis par la faim et la fatigue, les malheureux insurgés, qu'ils n'ont plus la force de se défendre, leur général seul s'élanche contre les Russes. Alors, Antoinette, transportée d'indignation, les adjure au nom du vieil honneur polonais et se jette dans la mêlée, sur son cheval, sabre au poing. Les soldats la suivent, les Russes sont vaincus. Antoinette reprend son sang-froid, regarde avec dégoût son sabre ensanglanté et le jette. Mais elle a reçu le baptême du feu et restera soldat : le général blessé, mourant, qui la croit un homme, la supplie de rester à la tête de ses troupes.

Elle retourne près de la comtesse, pour l'emmener loin des batailles. On ne reconnaît pas d'abord ce jeune hussard. Mais « cinq minutes plus tard (dit Antoinette), j'étais entourée de tous les enfants. La plus petite s'était hissée sur mes genoux et me faisait une chaîne de ses petits bras ; Sophie essayait mon casque devant une glace en se comparant à la Minerve ; Stanislas décrochait mon sabre et Stéphen essayait de dévisser mes éperons ». La comtesse et sa sœur l'embrassaient en pleurant.

Retournée près des insurgés, Antoinette connaîtra les jours et les nuits dans la neige et les forêts, sans pain, sous la menace constante des Russes. Elle se battra vaillamment et sera blessée. Comme elle boite trop fort, on l'envoie en mission à Paris, mais elle rentre en Pologne et recommence la lutte avec les insurgés polonais et quelques Français. Un enfant de quinze ans sera son compagnon, Charles Kaczmarkiewicz, fils de Polonais émigrés à Paris, un charmant garçon, d'éducation parfaite, qui s'est sauvé en cachette, est parvenu Dieu sait comment, à gagner la Pologne et partage la misérable vie des insurgés. Antoinette a aussi son cheval « Almansour » et son chien « César ».

Un jour, une balle atteint Almansour en plein poitrail. Quelques heures après, Antoinette revenant d'un combat, trouve César pendu à une branche. Puis, ce sera le tour de Charles, tué pendant une charge. A peine

a-t-elle mis en sûreté le corps de cet enfant qu'elle reçoit dans l'épaule la lance d'un cosaque, et reste cinq jours entre la vie et la mort. A peine rétablie, elle tombe aux mains d'une patrouille russe qui la dirige à coups de crosse vers Kielce, où la potence porte des cadavres de patriotes, déchiquetés par les corbeaux. Antoinette serait pendue, elle aussi, si son passeport n'attestait sa nationalité française. Les Russes se contenteront de la reconduire à la frontière.

Ce qu'elle devint ensuite, vous l'apprendrez par l'histoire de France... Antoinette Lix a voulu sauver l'honneur de sa patrie, en 1870, et elle s'est engagée parmi les francs-tireurs.

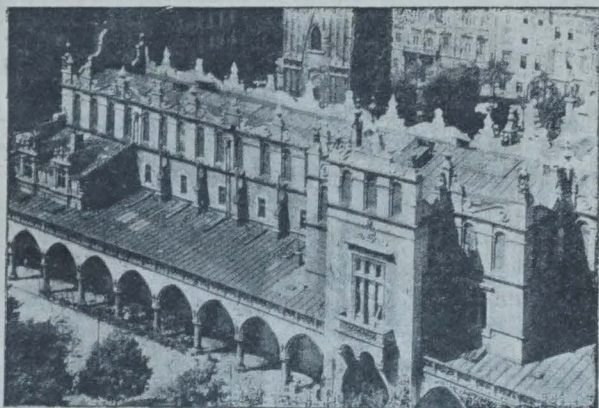
N'est-ce pas là une belle et grande âme, une authentique héroïne, dont la Pologne et la France peuvent être fières ?



## KOSCIUSZKO

(Suite)

(o)



CRACOVIE. — LA HALLE AUX DRAPS

*Sur cette place, Kosciuszko prêta serment à la Patrie  
Une dalle en indique l'endroit*

Il n'avait pu rien faire encore et l'apparence physique n'était point en sa faveur. A en juger par les portraits, il avait le menton saillant ainsi que les pommettes des joues. Le nez, fortement retroussé donnait à sa figure quelque chose, non de vulgaire, comme il arrive, mais d'étrange plutôt, de bizarre et de romanesque, d'audacieux, d'aventureux. Nez, menton, bouche, sourcils, tout semblait pointer en avant, comme l'élan du cavalier qui charge ; mais en même temps les plans très fermes, très arrêtés, très fins, rappelaient la précision de l'artilleur qui ne charge point au hasard, mais qui vise et atteint le but.

Ses yeux étaient très vifs, hardis et doux. Là surtout, on entrevoyait l'excellence de ce grand homme de guerre. Les anciens héros de Pologne étaient des saints.

Kosciuszko à trente ans se trouvait avoir tout perdu, son amie et sa patrie ; la première, mariée malgré elle à un homme qu'elle n'aimait pas ; la seconde, humiliée chaque jour au caprice des agents russes. Spectacle ignoble. Les vrais Polonais ne le pouvaient supporter. L'illustre Pulawski, le chef des dernières résistances, alla se faire tuer en Amérique. Kosciuszko partit, et bien d'autres moins connus.

Voilà le commencement des glorieuses émigrations polonaises. La Providence, dès lors, sembla vouloir chaque jour déraciner la Pologne et la tirer d'elle-même pour l'agrandir et la fortifier. Partout où il y eut de la guerre et de la gloire, partout où la liberté livra ses combats, il y eut du sang polonais. On le retrouve, ce sang, comme un ferment d'héroïsme, dans les fondements vénérés des républiques des deux mondes.

En Amérique, Kosciuszko fut accueilli par les Français comme un compatriote et un camarade d'école. Lafayette, admirateur de son brillant courage, ne perdit pas une occasion de le faire remarquer à Washington. Ingénieur, colonel, enfin général de brigade, Kosciuszko montra, avec l'intrépidité polonaise, une fermeté plus nécessaire encore pour retenir et diriger les milices américaines.

L'Amérique était fondée La Pologne périssait. Au retour de Kosciuszko elle touchait à sa crise suprême.

Kosciuszko parvint à Cracovie dans la nuit du 24 mars (1794). Toute la ville était levée, toute la population l'attendait avec des torches et le conduisit en triomphe. Fête sublime d'enthousiasme, et toutefois d'un effet lugubre. Les vives lumières, fortement contrastées par les ombres, semblaient dire l'éclatante gloire de cette révolution si courte, si tôt replongée dans la nuit... Le peuple pleurait d'enthousiasme, de tendresse pour cet homme, entre tous héroïque et bon.

On criait : « Vive le sauveur ». Ce cri revenait, doublé par les profonds échos des vieilles églises, où sont enterrés les rois de Pologne ; les Sobieski et les Jagellons répondaient de leurs tombeaux.

Kosciusko fut nommé dictateur.

Les Russes viennent livrer bataille aux Polonais (4 Avril 1794). Ils avaient 6.000 hommes, Kosciuszko 3.000 et 1.200 chevaux. Sur ce petit nombre, il n'y avait guère de soldats proprement dits. Les cavaliers étaient les nobles du voisinage. Les fantassins (sauf quelques troupes régulières), étaient de simples paysans armés de leurs faux ; la plupart n'avaient jamais entendu des armes à feu. Ces pauvres gens furent bien surpris de voir le dictateur de Pologne prendre sa place au milieu d'eux, et non dans la cavalerie. Il avait leur costume même, une redingote de toile grise qui ne se distinguait que par quelques brandebourgs noirs.

Ces paysans, mêlés avec quelques troupes réglées, formaient la colonne du centre, conduite par Kosciuszko. Etonnés du bruit d'abord, ils ne le suivirent pas moins, et, d'un irrésistible élan, sans savoir ce qu'ils faisaient, dans leur ignorance héroïque, renversèrent les Russes.

Dès le soir de la bataille, et pendant toute la guerre, Kosciuszko mangea au milieu des paysans, et, comme eux, avec une frugalité extraordinaire, se refusant toute chose que la foule n'aurait pu avoir. C'était pour les grands seigneurs, dans ce pays d'aristocratie un étonnement continu de voir en Kosciuszko l'humble et respectable image du vrai chef du peuple, s'assimilant à ce peuple, le plus infortuné du monde, et le représentant dans la pauvreté.

Dans ses intéressants Mémoires, Kosciuszko fait une triste peinture du pays qu'il traversa dans sa course pour joindre l'ennemi (Octobre 1794). Les haltes étaient dans des palais où toutes choses, papiers, tableaux, meubles, jonchaient le sol, hachés par le sabre des Cosaques. Quelques vieux portraits d'ancêtres pendaient encore aux murailles, mais découpés, mutilés, comme la Pologne elle-même. Le hasard voulut que le premier de ces palais dévastés fut précisément celui de la princesse L... C'était maintenant le nom de celle qu'il avait tant aimée.

La plus grande difficulté pour les Russes, ce fut d'avancer et de faire avancer le canon dans les terrains marécageux où il enfonçait. Mais enfin leur cercle immense resserra, enveloppa de trois côtés la petite armée.

Kosciuszko, essayant de sauver au moins la cavalerie, avait eu plusieurs chevaux tués sous lui ; il finit par monter un mauvais cheval qui glissa et le fit tomber au bord d'un marais. Il se relevait quand une nuée de Cosaques s'abattit sur lui. Ils n'eurent garde de reconnaître le dictateur de Pologne dans cet homme mal vêtu. Ils lui portaient des coups de lance en criant : « Rendez-vous ». Mais il ne répondait pas. L'un d'eux alors, approchant et le prenant par derrière, lui déchargea un furieux coup de sabre qui lui fendit la tête et le cou jusqu'aux épaules. Sous cette épouvantable blessure, il tomba et ils le crurent mort.

Kosciuszko resta vingt-quatre heures sans connaissance, sans pouls et sans parole. Les Cosaques l'environnaient et se désespéraient de l'avoir tué. Ils savaient parfaitement des paysans polonais, que c'était le père

du peuple. On ne parlait que de sa simplicité héroïque et de son amour des pauvres. Tous les Russes commençaient à le regarder comme un saint.

La sensible Catherine le fit venir tout près d'elle, pour le mieux soigner.

Quoiqu'il en fut de cette bienveillance apparente ou réelle, il ne se rétablissait point. Le sang qu'il perdait toujours le tenait dans une extrême faiblesse ; une de ses jambes avait perdu le mouvement et ses facultés intellectuelles étaient comme paralysées.

Au bout de plus de deux ans de captivité, Kosciuszko toujours saignant, la tête entourée de bandages, voit entrer tout à coup un espèce de Tartare, petit, fort laid et sans nez.

C'était le nouvel empereur Paul I<sup>er</sup>. « Vous êtes libre, lui dit Paul ; si vous ne l'êtes dès longtemps, c'est que je ne l'étais pas moi-même ». Mais on ne rendit la liberté à Kosciuszko qu'à la condition de recevoir de l'empereur un don considérable de terres. A ce prix, il lui fut permis de passer en Amérique.

Son premier soin, en mettant le pied sur le sol américain, fut de remercier l'empereur et de lui rendre les terres qu'il tenait de lui. Les Etats-Unis, reconnaissants pour leur ancien défenseur, lui payèrent pour solde et indemnité de ses services une somme de 150.000 francs. Il en consacra la moitié à affranchir les paysans dans une petite terre de Pologne qu'avait sa famille, l'autre à une fondation pour le rachat des nègres.

En Amérique, les sauvages l'avaient accueilli avec la plus vive admiration ; ces races si malheureuses, mais véritablement héroïques, ne se trompent point sur les héros. Le chef des Creeks s'était voué à lui, à la vie et à la mort ; au seul nom de Catherine, au récit de ses machinations, il brandissait sa hache dans la plus terrible fureur. Il s'écriait : « Elle ne sait pas, cette femme, ce que mon ami peut encore faire ».

JULES MICHELET.

(Extrait de « Pologne et Russie »)

(A suivre)



LES PAYSANS POLONAIS A RACLAWICE

# Lecteurs, Amis, Collaborateurs

## LA TRAGÉDIE DE LA POLOGNE

Pendant les premiers jours d'octobre 1914, je reçus l'ordre de me rendre immédiatement à la gare, pour conduire à un hôpital de Cracovie plusieurs chasseurs du premier régiment de Pilsudski, blessés à la bataille de Szczucin. Il faisait mauvais temps : un vent froid et rigoureux sifflait, il pleuvait. Je me procurai avec grande peine une voiture sanitaire pour les blessés et je me rendis à la gare, où je les retrouvai au nombre de sept dans la salle d'attente. La plupart avaient les mains ou les pieds endommagés, deux étaient plus gravement blessés. Ma voiture étant trop étroite, je priai les sanitaires de prendre mes blessés sur un camion de déménagement. Comme ils y consentirent volontiers, les scouts transportèrent les blessés sur le camion. Les scouts arrivaient de toutes les parties de la Pologne. J'entrai à l'intérieur du char et un spectacle étrange m'apparut : parmi les blessés, se trouvaient des Allemands, des Autrichiens, des Russes, et aussi des chasseurs polonais. Je m'adressai aux Allemands pour apprendre d'où ils venaient. Ils me répondirent en polonais qu'ils habitaient la Silésie et qu'ils étaient Polonais. Les soldats en uniforme de l'armée autrichienne m'apprirent qu'ils étaient Polonais, nés dans la province de Mazovie. Les soldats russes étaient également Polonais et habitaient les environs de Plock. L'un d'eux était gravement blessé et ne pouvait même pas fumer la cigarette que j'offris à tous les blessés. Alors, un grand chagrin s'empara de mon cœur. Je pensais que puisque les blessés des trois armées différentes se rencontraient dans ce camion, il était bien possible que pendant la bataille un soldat fût tué par son frère. Peut-être même tous ceux qui se trouvaient dans ce camion, avaient tiré les uns sur les autres. Je m'approchai du blessé de Plock et je lui caressai sa pauvre tête, blessée pour la cause d'autrui. Le malade leva les yeux sur moi et murmura avec reconnaissance : « C'est un des nôtres ! » — « Oui, pauvre paysan, soldat polonais, quand parviendrons-nous à être chez nous et réunis et non seulement comme blessés ! » pensai-je.

EDMUND BIEDER.

(Communiqué par Catherine Ostrowska, Lycéenne de Plock).

## NOS PROCHAINS NUMEROS

*Pendant la période d'été, — période de vacances, — « Notre Pologne » vous arrivera deux fois :*

*un numéro pour Juillet-Août, vous trouvera encore dans vos classes ;*

*un numéro de Septembre-Octobre, vous accueillera à la rentrée.*

*Ces deux numéros seront plus importants que les numéros ordinaires.*

*En octobre, ne manquez pas de régler votre abonnement !*

\*\*

## NOS PLUS JEUNES ABONNÉS

C'est une petite Française qui a suivi son papa à Varsovie.

Mlle Fatou a quatre ans. Elle ne lit pas encore, mais elle parle couramment le français, cela va sans dire, le polonais et l'allemand.

Cela vous prouvera que la langue polonaise n'est pas une montagne inaccessible !

Le papa de cette jeune abonnée est enthousiaste de la Pologne et des Polonais. Il les connaît bien, vivant au milieu d'eux depuis des années. Il ne tarit pas sur leur intelligence, leur sagesse diplomatique, leur dévouement à la patrie... Lui aussi sait le polonais, et il le fait apprendre à tous ses collaborateurs français.

Quant à notre plus jeune abonné, c'est un Polonais de 6 ans. Il habite Paris, car son papa est premier secrétaire de l'Ambassade de Pologne.

Tomek (Thomas) Potworowski est le grand ami de notre Directrice. Il lui baise la main, selon la jolie coutume polonaise. Puis il regarde dans son bureau les belles choses polonaises qui le remplissent. Tomek a les yeux bleus et une calotte de cheveux blonds au ton très léger. Il est très bien élevé et très affectueux. Notre Directrice voudrait qu'il eût toujours six ans !



DÉCOUPURES PAYSANNES DE LOWICZ

# APPRENEZ LE POLONAIS

Quelle langue étrangère vous donnera plus de plaisir que celle de vos amis ? Elle vous permettra de faire de beaux voyages chez le peuple le plus sympathique, de lire des œuvres littéraires admirables, de rendre service aux ouvriers polonais qui travaillent en France au nombre d'un demi-million.

Si nous apprenions les noms des mois en polonais ? vous allez voir qu'ils sont pleins de poésie.

Janvier est neigeux : *styczeń jest śnieżny*. Fé contact ; janvier unit l'année qui finit et celle qui commence. Février : *luty* ; ce mot veut dire aussi : rigoureux. Mars : *marzec*. Avril : *kwiecień*, le mois des fleurs (*kwiat* : fleur). Mai : *maj*. Juin : *czewiec* ; c'est aussi le nom de la « cochenille » qui ressemble au ver luisant et qui donne la teinture rouge. Juillet : *lipiec*, le mois du tilleul (*dipa* : tilleul). Août : *sierpień*, le mois de la faucille (*sierp* : faucille). Septembre : *wrzesień*, le mois de la bruyère (*wrzos* : bruyère). Octobre : *październik*, le mois du chanvre (*paździerz* : chanvre). Novembre : *listopad*, le mois où les feuilles tombent (*liść* : feuille, *padać* : tomber). Décembre : *grudzień*, vient de *gruda* : motte de terre gelée.

Janvier : *Styczeń* ; ce mot vient de *styczność*. Janvier est pluvieux : *luty jest dżdżysty*. Avril est ensoleillé : *Kwiecień jest słoneczny*. Mai est agréable : *Maj jest przyjemny*. Novembre est triste : *listopad jest smutny*.

## LES TOURISTES

A ceux qui veulent aller en Pologne, des indications et des publications sont offertes par les « Amis de la Pologne ».

## CE QU'IL FAUT LIRE

*Une fille de la Vraie Alsace. MARIE-ANTOINETTE LIX, lieutenant de Uhlans Polonais, lieutenant de francs-tireurs, par Louis ZEYS. — Librairie Plon, 1 volume illustré, 15 francs.*

## PRIMES A NOS ABONNÉS

Nous offrons à chacun de nos abonnés une publication sur la Pologne :

ROSA BAILLY : *Petite Histoire de Pologne.*

MICKIEWICZ : *Pages Choieses.*

FREDRO : *Trois Médecins pour un Malade.*

PIERRE GARNIER : *Copernic.*

ROSA BAILLY : *Histoire de l'Amitié franco-polonaise.*

MARIE KONOPNICKA : *Terre-à-terre et Mariette.*

SIEROSZEWSKI : *A la listère des forêts.*

J.-P. DEBUS : *De Lille à Varsovie.*

## NOS CARTES POSTALES

Pour voir un peu la Pologne, avant de faire le voyage, achetez nos cartes postales :

Série I, 12 cartes en noir : 1 fr.

Série II, 10 cartes en bistre : 1 fr. 50  
(plus 0 fr. 15 pour frais d'envoi)

## NOTRE INSIGNE

Pour mettre à votre boutonnière, un très joli insigne a été exécuté sur les dessins des élèves de l'Ecole Bouille, après concours.

Il représente un aigle blanc et doré sur fond rouge, en émail et métal.

Prix de l'insigne : 3 fr. (avec frais de port : 3 fr. 50)



## Timbres-Vignettes

Pour montrer la Pologne à nos correspondants : achetez et collez sur vos enveloppes et votre papier à lettres, nos belles vignettes.

Deux séries de vignettes de vingt sujets chacune (grands hommes, monuments, paysages, etc.)

La série : 1 fr. (avec les frais d'envoi : 1 fr. 25).

Faites abonner vos parents à la Revue

# Les Amis de la Pologne

— Mensuelle — 32 pages richement illustrées — 10 fr. par an —

